

La représentation de la Shoah dans les arts (littérature et cinéma)

Document 1 : *Si c'est un homme*, Primo Levi (1947)

Document 2 : *La mort est mon métier*, Robert Merle (1952)

Document 3 : *La Vie est belle*, Roberto Benigni (1997)

Document 4 : *La liste de Schindler*, Steven Spielberg(1993)

Document 1 : *Si c'est un homme*, Primo Levi (1947)

Et brusquement ce fut le dénouement. La portière s'ouvrit avec fracas ; l'obscurité retentit d'ordres hurlés dans une langue étrangère, et de ces aboiements barbares naturels aux Allemands quand ils commandent, et qui semblent libérer une hargne séculaire. Nous découvrîmes un large quai, éclairé par des projecteurs. Un peu plus loin, une file de camions. Puis tout se tut à nouveau. Quelqu'un traduisit les ordres : il fallait descendre avec les bagages et les déposer le long du train. En un instant, le quai fourmillait d'ombres ; mais nous avions peur de rompre le silence, et tous s'affairaient autour des bagages, se cherchaient, s'interpellaient, mais timidement, à mi-voix.

Une dizaine de SS, plantés sur leurs jambes écartées, se tenaient à distance, l'air indifférent. à un moment donné ils s'approchèrent, et sans élever la voix, le visage impassible, ils se mirent à interroger certains d'entre nous en les prenant à part, rapidement : « Quel âge ? En bonne santé ou malade ? » et selon la réponse, ils nous indiquaient deux directions différentes.

Tout baignait dans un silence d'aquarium, de scène vue en rêve. Là où nous nous attendions à quelque chose de terrible, d'apocalyptique, nous trouvions, apparemment, de simples agents de police. C'était à la fois déconcertant et désarmant. Quelqu'un osa s'inquiéter des bagages : ils lui dirent « bagages, après » ; un autre ne voulait pas quitter sa femme : ils lui dirent « après, de nouveau ensemble » ; beaucoup de mères refusaient de se séparer de leurs enfants : ils leur dirent « bon, bon, rester avec enfants ». Sans jamais se départir de la tranquille assurance de qui ne fait qu'accomplir son travail de tous les jours ; mais comme Renzo s'attardait un peu trop à dire adieu à Francesca, sa fiancée, d'un seul coup en pleine figure ils l'envoyèrent rouler à terre : c'était leur travail de tous les jours.

En moins de dix minutes, je me trouvai faire partie du groupe des hommes valides, Ce qu'il advint des autres, femmes, enfants, vieillards, il nous fut impossible alors de le savoir : la nuit les engloutit, purement et simplement. Aujourd'hui pourtant, nous savons que ce tri rapide et sommaire avait servi à juger si nous étions capables ou non de travailler utilement pour le Reich ; nous savons que les camps

de Buna-Monowitz et de Birkenau n'accueillirent respectivement que quatre-vingt-seize hommes et vingt-neuf femmes de notre convoi et que deux jours plus tard il ne restait de tous les autres — plus de cinq cents — aucun survivant. Nous savons aussi que même ce semblant de critère dans la discrimination entre ceux qui étaient reconnus aptes et ceux qui ne l'étaient pas ne fut pas toujours appliqué, et qu'un système plus expéditif fut adopté par la suite : on ouvrait les portières des wagons des deux côtés en même temps, sans avertir les nouveaux venus ni leur dire ce qu'il fallait faire. Ceux que le hasard faisait descendre du bon côté entraient dans le camp ; les autres finissaient à la chambre à gaz.

Ainsi mourut la petite Emilia, âgée de trois ans, tant, était évidente aux yeux des Allemands la nécessité historique de mettre à mort les enfants des juifs. Emilia, fille de l'ingénieur Aldo Levi de Milan, une enfant curieuse, ambitieuse, gaie, intelligente, à laquelle ses parents, au cours du voyage dans le wagon bondé, avaient réussi à faire prendre un bain dans une bassine de zinc, avec de l'eau tiède qu'un mécanicien allemand « dégénéré » avait consenti à prélever sur la réserve de la locomotive qui nous entraînait tous vers la mort.

Ainsi disparurent en un instant, par trahison, nos femmes, nos parents, nos enfants. Presque personne n'eut le temps de leur dire adieu. Nous les aperçûmes un moment encore, telle une masse sombre à l'autre bout du quai, puis nous ne vîmes plus rien.

A leur place surgirent alors, dans la lumière des lanternes, deux groupes d'étranges individus. Ils avançaient en rang par trois, d'un pas curieusement empêtré, la tête basse et les bras raides. Ils étaient coiffés d'un drôle de calot et vêtus d'une espèce de chemise rayée qu'on devinait crasseuse et déchirée en dépit de l'obscurité et de la distance. Ils décrivirent un large cercle de manière à ne pas trop s'approcher, et se mirent en silence à s'activer autour de nos bagages, faisant le va-et-vient entre le quai et les wagons vides.

Nous nous regardions sans souffler mot. Tout nous semblait incompréhensible et fou, mais une chose était claire : c'était là la métamorphose qui nous attendait. Demain, nous aussi nous serions comme eux.

Des inaptes, au nombre de 200, ayant été rassemblés dans la salle, je¹ fis déverser le contenu d'une boîte de « Cyclon B » par cette ouverture. Aussitôt, des hurlements s'élevèrent, et la porte et les murs résonnèrent de coups violents. Puis, les cris faiblirent, les coups se firent moins violents, et au bout de cinq minutes, un silence total régna. Je fis mettre les masques à gaz aux SS, et je donnai l'ordre d'ouvrir toutes les ouvertures pour établir un courant d'air. J'attendis encore quelques minutes et je pénétrai le premier dans la salle. La mort avait fait son œuvre.

Le résultat de l'expérience dépassait mon espoir : il avait suffi d'une boîte d'un kilo de Cyclon B pour liquider en dix minutes, 200 inaptes. Le gain de temps était considérable, puisqu'avec le système de Treblinka, il fallait une demi-heure, sinon davantage, pour atteindre le même résultat. Par ailleurs, on n'était pas limité par le nombre des camions, les pannes mécaniques, ou le manque d'essence. Le procédé, enfin, était économique, puisque le kilo de Giftgas – comme je le vérifiai aussitôt – ne coûtait que 3 marks 50.

Je compris que je venais de trouver la solution du problème. J'aperçus du même coup la conséquence capitale qui en découlait. Il allait de soi, en effet, qu'il fallait abandonner le système des petites salles de 200 personnes que j'avais emprunté à Treblinka. La médiocre contenance de ces chambres ne se justifiait que par la faible quantité de gaz qu'un moteur de camion pouvait produire, car il n'y avait, en fait, que des désavantages à fractionner un convoi de 2 000 inaptes en petits groupes de 200 unités, et à les acheminer vers des salles différentes.

Le procédé demandait du temps, exigeait un service d'ordre compliqué, et en cas de révoltes simultanées, posait même de graves problèmes.

A ces inconvénients, l'emploi du Cyclon B, de toute évidence, remédiait. Puisqu'on n'était plus limité par la faible productivité en gaz d'un camion, il était clair, en effet, qu'on pourrait, en utilisant le nombre requis de boîtes de Cyclon B, gazer, dans une salle unique, la totalité d'un convoi.

En envisageant la construction d'une salle de dimensions aussi grandioses, je compris que je concevais, pour la première fois, des moyens à l'échelle de la tâche historique qui m'incombait.

Il ne fallait pas seulement aller vite. Il fallait voir grand, et dès l'abord. En y réfléchissant, je me convainquis que cette salle devait être souterraine, et construite en béton, tant pour résister à l'assaut désespéré d'un nombre aussi imposant de victimes que pour étouffer leurs cris. Il découlait aussi de là que, ne

disposant plus de fenêtres pour aérer la salle après gazage, il fallait prévoir un système artificiel de ventilation. Il paraissait également souhaitable, à la réflexion, de faire précéder cette salle d'une salle de déshabillage (équipée de bancs, de porte-manteaux ou de cintres) qui compléterait un décor propre à rassurer les patients.

Je dirigeai ensuite mon attention sur la question du personnel, et ici, il m'apparut que Schmolde avait commis une grave erreur, en ne prévoyant pas que le Kommando spécial des SS et le Kommando spécial des détenus devaient être, l'un et l'autre, logés sur les lieux mêmes, et soigneusement isolés du reste du camp. Il allait de soi, pourtant, que cette disposition gagnait du temps, et conservait à l'opération le secret absolu qu'elle réclamait.

Je compris aussi qu'il fallait mettre les chambres à gaz en relation avec la gare, et construire une voie ferrée qui amènerait les transports devant leur porte, tant pour éviter les pertes de temps que pour cacher le contenu des trains à la population civile d'Auschwitz

Ainsi, peu à peu, l'idée prenait corps dans mon esprit, avec une précision grisante, d'une gigantesque installation industrielle, directement desservie par le rail, et dont les superstructures, s'élevant sur d'immenses salles souterraines, comprendraient des cantines pour le personnel, des cuisines, des dortoirs, des Beutekammer², ainsi que des salles de dissection et d'études pour les savants nationaux-socialistes.

¹ Rudolf Lang, commandant en chef d'Auschwitz, chargé d'optimiser l'extermination des juifs.

² Chambres de butin.